Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

154-155 | 2018

Violences et terreurs

Métamorphoses numériques de la connaissance

Journée d'étude AFA, 23 juin 2018

Étienne Bourel et Barbara Morovich

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jda/7518>

DOI : 10.4000/jda.7518

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2018

Pagination : 341-348

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Étienne Bourel et Barbara Morovich, « Métamorphoses numériques de la connaissance », *Journal des anthropologues* [En ligne], 154-155 | 2018, mis en ligne le 15 novembre 2018, consulté le 07 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jda/7518> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.7518>

JOURNÉE D'ÉTUDE AFA
« Métamorphoses numériques de la connaissance »
23 juin 2018

Étienne BOUREL* – Barbara MOROVICH**

En quoi les outils numériques transforment-ils la production et la diffusion de la connaissance ? Comment s'y repérer face aux *fake-news* ou aux théories complotistes, aux enjeux de manipulation et de contrôle dont cet espace est l'objet ? Cette journée d'étude de l'AFA, nouveau volet sur des problématiques et enjeux déjà travaillés par l'association les années précédentes (Bourel, 2017), a essayé de répondre à ces questions, ou plutôt de les complexifier, en réunissant des chercheurs, des blogueurs, des journalistes face à des interlocuteurs actifs, et ceci pendant deux tables rondes : *Nouvelles écritures* (matin) et *Nouvelles arènes* (après-midi). Afin de favoriser les échanges avec la salle, nous avons choisi de privilégier une série de questions-réponses aux intervenant.e.s. Pour cela, chaque modératrice leur a fourni en amont une grille de questions adaptées. Ce format s'est révélé opportun et a rendu les interventions moins

* Université Lumière Lyon 2 – LADEC (FRE 2002)
5 avenue Pierre Mendès-France – 69676 Bron
Courriel : e_bourel@yahoo.com

** École Nationale Supérieure d'Architecture – AMUP (EA 7309)
6-8 boulevard Wilson, – 67000 Strasbourg
Courriel : barbamorovich@yahoo.fr

académiques que dans une journée d'étude classique, les rendant très ouvertes aux questions.

À la première table ronde, modérée par Gaëlla Loiseau (Bistrot des ethnologues), ont participé Laure Assaf (rédactrice en chef du blog Carnet de terrains), Cléa Chakraverty (journaliste au sein de la plateforme en ligne The Conversation), Denis Colombi (sociologue et blogueur), Théo Drieu (médiateur scientifique et vidéaste) et Jérôme Valluy (chercheur et co-fondateur du réseau scientifique Terra-HN). Cette première table ronde était consacrée au lien entre les écritures et les supports qui visent à les médiatiser, ainsi qu'aux interactions et hybridations entre les différentes sphères dans lesquelles ces écritures émergent dans l'espace public. Il s'agissait de comprendre, au travers des différents exemples et expérimentations, la manière dont ces nouvelles écritures combinent, dans ce nouveau contexte, les critères de liberté d'expression, les modalités de visibilité, la pertinence de l'information et l'élaboration de la connaissance.

Quelques approches communes se sont dégagées. Tout d'abord, les intervenant.e.s ont exprimé leur volonté de « vulgariser » l'anthropologie et les sciences en général, afin de les rendre accessibles à des publics, des disciplines réputées difficiles voire inaccessibles. Terme qui n'est pas neutre, la « vulgarisation » nécessite pourtant une réflexion : elle s'adresserait au *vulgus*, une foule anonyme opposée aux savants. Comme l'affirme Bernadette Bensaude-Vincent (2012), le terme « vulgarisation scientifique » trouve progressivement sa légitimité sur le postulat d'un « fossé grandissant » entre une élite scientifique spécialisée et la masse. Pourtant, si l'on peut (et l'on doit) critiquer ce terme, il est certain que derrière cette volonté, il y a aujourd'hui, comme la table ronde l'a clairement montré, création de nouvelles subjectivités, et une professionnalisation de métiers « hybrides » (médiateur-journaliste, sociologue-« vulgarisateur »...). De plus, on ne peut pas ignorer le lien entre ces professions et des formes d'engagement, voire de militantisme social, que les intervenant.e.s ont souvent explicité et éclairci.

De ces constats découlent les caractéristiques de ces nouvelles écritures, notamment l'impact fort de l'interdisciplinarité entre des formes plus classiques et d'autres formes (dessins, vidéos...). Aussi, des collaborations et des co-écritures s'organisent, entre par exemple le journaliste dans le rôle du médiateur, et le chercheur. On peut d'ailleurs se réjouir que cela amène à une redéfinition de ce qui est (réputé) académique. De plus, l'itération constante entre l'auteur et le public, qui relève d'une dialectique entre volonté de maîtrise des contenus et réappropriation, est un enjeu majeur.

Finalement, l'émergence de ces nouveaux profils pousse à la nécessité de leur trouver une légitimité, de justifier ses postures, ses engagements : internet renforce la publicisation de soi, mais le but central serait-il celui d'une re-totalisation de soi à partir du numérique ? De plus, comment peut-on être « à la fois » un.e scientifique et un.e militant.e, et comment ? Ceci implique d'abord une réflexion sur la redéfinition des sujets numériques, de la notion de militantisme et de repenser ce que devient l'acte militant dans la société dématérialisée.

À ces questions, les intervenant.e.s ont répondu de manière différente. Laure Assaf mettant en avant des réactions positives des internautes au fait de pouvoir publier beaucoup plus rapidement sur un blog que dans une revue scientifique. Mais quelle réception, quelle réappropriation et quelle réinterprétation des contenus cela comporte-t-il ? D'autre part, l'anthropologie serait-elle plus difficile à « vulgariser » que d'autres disciplines ? Il existe également un risque évident d'exotisme, ce qui amène à la nécessité d'explicitier la démarche et la posture de l'anthropologue à travers des éclairages « d'experts ». La question de l'expert a été soulevée également par Cléa Chakraverty, selon laquelle le but de *The Conversation* est de donner la parole à des chercheurs sur des sujets qu'ils maîtrisent alors que les journalistes sont dans un rôle de passeurs, médiateurs et modérateurs. Dans ce sens, on peut dire que le numérique ne se situe pas dans un point de rupture dans la dichotomie habituelle entre non-savants et savants. Autre question abordée : comment combiner les *news* avec l'angle académique ? Comment « mettre en

culture » les sciences ? Selon Théo Drieu, à travers les vidéos, il s'agit de susciter un apprentissage émotionnel. Quant à Denis Colombi, « l'éclairage social » reste indispensable dans son blog, en parallèle avec une exigence de scientificité et celle d'un regard politique. Mais où est la neutralité lorsqu'on est classé comme militant ? Se définir d'un « un profil hybride » permet-il de se sortir d'affaire ? Un « sociologue vulgarisateur » peut-il être considéré comme ayant une démarche scientifique ? Finalement, selon Jérôme Valluy il y a une certaine évolution dans les pratiques de communication des enseignants en SHS. Les postures sont différentes : s'approprier du numérique de manière consciente, critique pour certains, ou pour d'autres s'en servir comme d'un outil pour diffuser, simplifier. Selon le chercheur, il faudrait systématiquement clarifier sa propre position afin de reprendre la maîtrise sur le phénomène numérique.

D'autres questionnements ont été ouverts : ces formes nouvelles et interdisciplinaires d'écriture qui utilisent l'attractivité pour attirer des publics, sont-elles toujours aussi critiques qu'elles le prétendent ? Et les blogs qui se destinent à l'anthropologie, arrivent-ils toujours à la des-exotiser ou bien se servent-ils de l'image exotisante pour capter du public ? Une autre question à laquelle il a été difficile de répondre concerne les modalités de vérification, et de réception de ces sites, blogs, plateformes... Des clivages entre les groupes sociaux, les sexes, les âges (et plus particulièrement celui entre le masculin et le féminin) ont été mis en avant. Finalement, parler d'un clivage hommes-femmes ne serait-il pas une façon de « normaliser », de simplifier la société numérique, et la société tout court ?

En conclusion de cette table ronde, des interrogations venant du public ont souligné l'ambiguïté d'une volonté de maîtrise des contenus, alors que peut-être il s'agirait tout d'abord d'accepter qu'il y a quelque chose de non maîtrisable, de « faire avec » les formes changeantes d'appropriation dans un contexte globalisé. D'autre part, deux dichotomies seraient à l'œuvre : une tension entre ceux qui diffusent et ceux qui cherchent à comprendre et à définir

les transformations, et le débat entre militant.e et chercheur.e. Il y a clairement des formes d'intellectualités renouvées par le numérique, et notamment une redéfinition de ce qui est académique *versus* non-académique. Au sein de ce « magma » numérique (J. Valluy), comment les sciences sociales et plus particulièrement l'anthropologie peuvent-elles garder leur spécificité ? Très probablement, en déconstruisant des questions cruciales : celle de l'esthétique, de l'attractivité, de l'émotion suscitée. Et aussi, en analysant finement les positions des acteurs, leurs mutations, leurs redéfinitions. Comment les sciences sociales peuvent-elles nourrir les cadres de ces nouveaux métiers ?

La table-ronde de l'après-midi a abordé les « nouvelles arènes » et donc des possibilités renouvelées ou non d'expression et de circulation d'information. Elle fut modérée par Marie Rebeyrolle (AFA). L'accent a été notamment mis sur les questions récentes soulevées par les *fake-news* ainsi que, plus largement, sur les problématiques relatives aux théories complotistes, à la propagande, à la censure, aux résistances à ces jeux politiques et aux dynamiques entre croyance et vérité. Une série d'interrogations a ainsi été posée : quels repères éthiques importent désormais ? Au service de qui/quoi se mettre ? De plus, quelles sont les nouvelles formes de censure dans un monde numérique qui se voudrait ouvert et libre ? Quelles arènes restent taboues et pourquoi (ex. le paranormal étudié scientifiquement) ? Comment étudier les mises en récit ? Comment, dans le cas du complotisme, notre propre parole participe-t-elle à un imaginaire ? Quelles sont les logiques de propagande ?

Historienne spécialiste du XIX^e siècle, Mathilde Larrère s'intéresse à l'histoire populaire des attaques (souvent violentes) aux personnalités politiques. Elle a noté que, si les mises en récit sont produites par tout le monde, seuls les vainqueurs ont les moyens de les diffuser. L'analyse gagne beaucoup à prendre en compte ce facteur. Journaliste pour *Le Media TV*, Virginie Cresci est revenue sur son expérience professionnelle et sur les faux articles en faveur d'Emmanuel Macron qu'on lui a demandé d'écrire durant la dernière campagne présidentielle. Elle a également précisé son

travail en tant que journaliste dans une chaîne de télévision catégorisée comme diffusant des *fake-news* et sa position dans les manifestations. Pour Marie Peltier, historienne également, le complotisme nous concerne tous et exprime un imaginaire de la défiance. Il n'y a pas « le pouvoir » d'un côté et ceux qui sont contre de l'autre. Le pouvoir et les formes de pression sont distribués de part et d'autre. Les expressions comme « médias mainstream » sont à déconstruire. En anthropologue, Wenjing Guo a abordé la situation chinoise où la censure est très importante et où on peut être accusé d'être dissident à tout moment. Il n'y est pas question de *fake-news* mais de rumeurs, ce qui pose la question de la circulation de l'information, entre les « mensonges officiels » et les « rumeurs de la société ». En lien avec le pouvoir politique, des entreprises participent à des formes de contrôle très élaborées. Renaud Evrard, pour sa part et de son point de vue de psychologue, est revenu sur son expérience d'analyste des questions paranormales. Ce sujet est porteur de grosses attentes et en parler conduit à une surmédiation très rapide. Comment, dès lors, aborder les controverses scientifiques quand les médias produisent des asymétries dans l'accès à l'information ? Qu'est-ce qu'une vraie et une fausse information ? Il a insisté sur l'importance des questions méthodologiques.

Il semble ainsi qu'aborder la question des *fake-news* et des théories complotistes du point de vue de l'anthropologie (ou des sciences sociales) revient à se retrouver face à un dilemme entre, d'un côté, l'enjeu de prendre position face à des idées et des pratiques qui posent problème et, de l'autre, un postulat méthodologique professionnel (déjà abordé par Laure Assaf en matinée) qui est de toujours prendre en compte le point de vue des acteurs en situation. Il est donc impossible de s'en tenir à la dénonciation et il est nécessaire, ne serait-ce que temporairement, de s'interroger sur les raisons pour lesquelles certaines personnes adoptent des postures, produisent des discours, élaborent certaines pratiques. Comment penser et se situer par rapport à ce qui semble constituer une contradiction ?

En somme, les deux postures qui viennent d'être décrites renvoient à un long et récurrent débat dans les sciences sociales : doit-on se considérer comme extérieur au discours des acteurs ou « se tenir à côté d'eux » et reprendre leurs arguments à notre compte ? Selon Didier Fassin (2012), ceci correspond en fait à une façon de comprendre l'« allégorie de la caverne » de Platon : soit se tenir en « philosophe » à l'extérieur de la caverne et dénoncer l'aliénation et la sujétion des acteurs, soit se tenir dans la caverne avec les acteurs et considérer que le travail des sciences sociales revient à décrire leurs perspectives. Il ne s'agit pas, en fait, de trancher entre l'une ou l'autre de ces positions mais de considérer qu'il est possible de se tenir « sur le seuil de la caverne », ou sur une « ligne de crête » pour reprendre l'expression employée par Marie Peltier, et ainsi d'osciller entre les deux postures. En anthropologie, il y a donc toujours une tension entre l'explication et la compréhension (Hamel, 2006). Concernant les débats qui ont animé la journée, il nous semble qu'il faille la mettre au travail en prenant en compte les liens entre modalités d'écriture et économie politique. En effet, les dispositifs technologiques sont très en prise avec l'économie politique de la société en question, ce qui fut mis en exergue par Wenjing Guo. De manière complémentaire, Dominic Boyer (2011) invite à envisager ensemble médiologie et praxéologie, soit la réflexion sur la façon dont l'information est produite et relayée de façon médiatisée et la façon d'agir liée à l'environnement technique concret et immédiat des personnes qui produisent, diffusent, relaient ou modifient ces informations, ce qu'ont montré Mathilde Larrère et Virginie Cresci chacune à leur manière. Une triangulation se dessine ainsi entre les dispositifs matériels et technologiques permettant d'être actif dans le monde numérique, les différentes formes d'action de et sur l'information et l'économie politique actuelle.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BENSAUDE-VINCENT B., 2010. « Splendeur et décadence de la vulgarisation scientifique », *Questions de communication*, 17 : 19-32.

BOUREL É., 2017. « Métamorphoses numériques de la connaissance. Production, écriture, diffusion, accessibilité », *Journal des anthropologues*, 150-151 : 291-296.

FASSIN D., 2012. « Sur le seuil de la caverne. L'anthropologie comme pratique critique » in HAAG P. & LEMIEUX C. (dir.), *Faire des sciences sociales. Critiquer*. Paris, EHESS : 263-287.

HAMEL J., 2006. « Décrire, comprendre et expliquer. Réflexions et illustrations en sociologie », *SociologieS*. URL : <https://journals.openedition.org/sociologies/132> (consulté le 05/04/2008).

BOYER D., 2011. “ News Agency and News Mediation in the Digital Era”, *Social anthropology*, 19(1) : 6-22.

* * *